17 boulevard Jourdan
Concours de récits

Les neuf textes lauréats du 2e concours de récits *17 boulevard Jourdan*

sur le thème

« le voyageur immobile »

organisé par l'Alliance Internationale, Association des anciens et amis de la Cité internationale

Alliance Internationale
Association des anciens et amis de la Cité internationale

Cité Internationale Universitaire de Paris

Sommaire

Roza Ghaleh Dar - 1er prix « Anciens résidents » 3

Romain Vincent - 1er prix « Résidents » 8

Renata Ada Ruata - 1er prix « Grand public » 12

Pierre-Yves Le Guennec - 2e prix « Anciens résidents » 17

Vera Asvanyi - 2e prix « Résidents » 21

Véra Kempf - 2e prix « Grand Public »..... 24

Françoise Chopy - 3e prix « Anciens résidents » 28

Anna Chruscinska - 3e prix « Résidents »..... 32

Jeannine Fillion - 3e prix « Grand public »..... 36

Collectif les grands arbres - prix « Coup de coeur de la Cité »... 41

Le jeu interrompu

Roza Ghaleh Dar

1er prix
catégorie « Anciens résidents »

Ce concours était pour moi une manière de revenir au 17 Boulevard Jourdan, de me souvenir de certains moments et sentiments de ce temps parisien, souvent difficiles à saisir et à évoquer sans se croire vivre dans un rêve.

Me balader de nouveau, grâce à l'écriture, entre les jardins et les maisons de la Cité universitaire, impliquait aussi des tournures inattendues riches de sens et de symboles. Cet endroit particulier invitait à de nouvelles explorations et réflexions sur le patrimoine historique de ses bâtiments, ses courants de noms, décors et rencontres qui influaient sur la perception et la conception des frontières. C'était un beau défi que d'essayer de saisir une partie de ces vies multiples, colorées et simultanées à travers l'écrit, de revivre la mémoire des lieux et de ses personnages, ainsi que de ses fleurs et ses résidents venus de différents endroits du monde. Cinzia, Dena, Massoud, Efi, Christina, Mami, Anne...sans toutes pouvoir les nommer, ces amitiés continuent à fleurir malgré la distance et j'aimerais bien leur dédier ce récit.

Enfin, c'était et c'est toujours l'occasion de réitérer un grand merci à Hélène, ma fidèle lectrice de mes travaux universitaires et de mes prétentions littéraires.

Suite à mes nombreuses ballades dans le parc de la Cité Universitaire, j'ai établi une théorie... ludique. Quand de jeunes hommes virils s'amusent dans les espaces verts du campus en frappant dans un ballon, ce projectile semble alors délaisser les joueurs et vient chasser, entre les arbres, toute personne s'aventurant dans les parages, comme si cet élément extérieur aurait influencé le jeu et justifiait le but manqué. « Quelle théorie banale ! » soupire mon ami philosophe, tandis que le ballon, couvert de boue, roule à mes pieds, s'arrête devant mes chaussures propres, interrompant ma promenade dominicale, sous le regard suppliant des joueurs, regard qui se répand à travers champs, attendant impatiemment le coup de pied de retour.

J'habite toujours au fond du parc, dans la maison qui porte le nom d'un poète allemand, le dernier du romantisme, celui qui le mènera à sa fin. Mais on dit de lui que c'était un rossignol, capable de chanter son voyage de retour. Pendant la journée il y a des oiseaux étranges dans les arbres, avec des couleurs claires et joyeuses, comme s'ils venaient d'un pays tropical. Je contemple de ma fenêtre leurs ailes qui s'étendent doucement dans le vent, glissement léger d'un vol sans maître au dessus de la cime des arbres. Seul leur chant reste lointain et disparait derrière la maison abandonnée voisine, bâtiment immense derrière lequel passe le boulevard périphérique qui entoure la ville en pleine effervescence, avalant tous les sons en un seul bruit commun. Il faudrait s'approcher, se mettre au pied des arbres, s'appuyer contre le tronc et affûter ses oreilles pour entendre le chant caché. *Und wüssten's die Nachtigallen Wie ich so traurig und krank. Et si les rossignols savaient quel mal m'oppresse*. Ma voisine me conseille de m'imaginer la rue comme une rivière menant à la mer. Pour ma dernière année, je n'arrive toujours pas à m'endormir entre ces vagues, face à toutes ces voix et tous ces appels infinis de la ville. Comment

s'endormir ? Rester immobile ? Les frontières s'ouvrent comme des cercles sur l'eau, s'étendant de plus en plus loin ; les pics du Collège d'Espagne, les gratte-ciels du quartier chinois, les bâtiments de la Bibliothèque Nationale, et plus loin encore, à la fin de la rive droite, la colline invisible des artistes. Tout ce qui m'attend par la fenêtre, qui m'offre son secret et qu'il me faut redécouvrir chaque jour, sous une nouvelle lumière, malgré mon retour : un conte d'hiver à saisir en vain. Ce soir je sortirai, je traverserai le chemin vert du tramway et j'irais loin, très loin dans cette ville. Mais, c'est annoncé, il y a une soirée à la Cité. Je me fais rattraper, dans le chemin, par des amis qui chantent, leur verre à la main. C'est la fête des morts et la maison du Mexique ouvre ses portes. Devant l'autel décoré par des crans de sucre colorés, les légendes pour échapper à la mort nous enchantent. Et lorsque la soirée s'approche de la fin, nous dansons éblouis par cette fuite rusée. La musique nous dévore et rapproche nos corps, dans des cercles qui s'enlacent et tournent de plus en plus vite. Jusqu'à ce que je sorte dans la nuit et respire. Dans le silence du parc j'entends mon cœur battre, vite, très vite, jusqu'à ce qu'un bruit lointain me rejoigne. Je pose ma tête sur la grille du métro et écoute le dernier train passer sous la maison, le vent qui s'engouffre dans les profondeurs de la terre, me rappelant les évènements de la soirée : rester en mouvement, échapper à la gravitation, se rendre immortel. Mais tandis que le dernier train s'éloigne et se rend vers la ville, je reste immobile. Un bruit étrange me poursuit, rempli de mille voix venant d'un autre monde, comme un chant sorti des catacombes. Quand je me relève et monte l'escalier, la brume s'étend sur les champs, la lune brille jaune et immense.

Le matin, de bonne heure, je descends de ma chambre pour prendre place à la bibliothèque. Mais nous sommes déjà en avril et presque

tout le monde est parti en vacances. La lumière entre différemment dans la maison, elle se répand comme le fait le silence, aérée, libre. J'ouvre mes livres devant la baie vitrée qui donnent sur le parc, prête à rester là jusqu'à la tombée du soir. Mais, les heures passent et la même page reste tournée. Mon regard se perd dans la lumière des arbres en fleurs, dans la danse des petits papillons blancs, les paniers du pique-nique dans l'herbe, pour enfin s'arrêter sur le sourire malin du lion du Cambodge, gardien de la maison voisine. Le dos droit et rigide dans la pierre, il me regarde de l'autre côté de la glace, comme s'il venait d'embrasser sa liberté d'un seul bond. Je reste assise dans ma cage transparente, dans un cercle d'illusions féroces et mouvantes. La stagiaire de la bibliothèque descend l'échelle donnant sur les rayons de bois les plus élevés. Elle me voit lire en levant la tête, et me tend un autre livre, celui-là même que j'avais cherché en vain quelques jours avant, lors d'un simple caprice. Je range finalement mes feuilles, quitte ma place et sort dans l'herbe avec un seul livre sous le bras. Le ricanement du lion se fait plus fort que jamais lorsque je m'étends dans l'herbe et ouvre *Fragments d'un discours amoureux* : livre qui va m'absorber pendant des jours.

Comment rester ouvert à tous ces égarements ? La fin de l'année approche et je suis assise dans le jardin de roses, entre la petite maison aux volets bleus et le grand pavillon en béton. Une ancienne résidente s'approche. En me voyant répondre de manière hésitante à ses questions concernant les temps à venir, elle laisse tomber une phrase lumineuse que je capte cependant avec le même chagrin que le *memento mori* des romains : « La Cité est un endroit de passage pour des gens qui réussissent, ne t'inquiète pas pour l'avenir ». Venu de nulle part, un ballon roule vers moi, en signe d'acquiescement. La voix des joueurs s'élève à travers champs. Pour faire éclater le jeu

une fois pour toutes, je m’approche et frappe de toutes mes forces. Le ballon vole haut dans le ciel, et s’ouvre d’un seul coup… ballon de papier. Des écrits s’en échappent et se dispersent dans le vent, bribes de voix d’un voyageur fatigué dans un hiver lointain, vivant toujours dans ses souvenirs et rêvant de ce temps immobile. Seuls les poètes peuvent transformer le chagrin en chant. Et quand le soleil se couche derrière le bâtiment abandonné qui se lève pâle comme un phare dans le crépuscule, ce sont des chauves-souris qui apparaissent sous la lueur des réverbères, silencieuses et téméraires, d’une rapidité qui émeut, volant sans cesse en cercles, sous les arbres, sans jamais laisser percevoir leurs cris.

L'existence précède l'essence

Romain Vincent

Diplômé en philosophie de l'Université de Liège en Belgique, je poursuis actuellement un cursus en sciences cognitives à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, l'Université Paris Descartes et l'École Normale Supérieure. J'écris de façon irrégulière, essentiellement pour la presse (le webzine musicale « Goute Mes Disques » et le journal satirique « Le Poiscaille »). J'ai décidé de participer au concours car ce récit me trottait en tête depuis un moment.»

1er prix
catégorie « Résidents »

Eh merde!

J'avais glissé sur une bouteille de bière vide alors que je courais à toutes jambes vers ma chambre dans l'espoir d'y trouver une nuit de sommeil bien méritée. Le brusque passage à la position horizontale qui suivit l'incident me laissa d'abord interdit, puis songeur. À cette heure-là, le boulevard s'était tu et les habitants de la Cité avaient regagné leurs pénates depuis longtemps. La pluie copieuse me gênait finalement très peu, et je me surpris à apprécier un temps son bruit dans les feuillages environnant. Il faut dire qu'il faisait plutôt doux pour la saison et que j'étais encore passablement éméché. J'étais donc étendu de tout mon long au milieu de l'Avenue Rockefeller, le visage battu par les grosses gouttes de l'ondée automnale. La bouteille, indifférente, tintinnabulait joyeusement dans la rigole en compagnie d'une poignée de feuilles mortes, charriée par les eaux. En m'accoudant péniblement pour retrouver la coupable, je m'aperçus que je n'y voyais absolument rien. J'entrepris donc, avec force soupirs, de tâter l'asphalte à la recherche de mes lunettes perdues ; opération que les relents de mauvais vin rendaient plutôt délicate. Après de longues minutes de ruminations, ma main finit par écraser un objet filiforme que j'identifiai immédiatement. Je saisi les montures tordues, les malaxai en tous les sens, et les accrochai à mes oreilles en grimaçant. Je découvris alors avec stupeur la présence d'un homme en parka beige, debout en face de moi. J'ignorais depuis combien de temps il était là à me regarder ramper parmi les flaques, mais il me fixait sans broncher, une cigarette pendue aux lèvres.

— C'est à vous ? demanda-t-il en me tendant la bouteille vide.

— Euh non, mais merci quand même, répondis-je alors que je me redressais tant bien que mal. J'ai seulement marché dessus, elle traînait au milieu de la route...

Je marquai alors un temps de pause : ce bonhomme me disait quelque chose.
— Je ne vous aurais pas croisé quelque part, des fois ?
Le type fronça les sourcils. J'avais grand peine à déterminer lequel de ses deux yeux était en train de m'épier.
— Non, monsieur. Je ne pense pas. Et vous êtes ?
— Ça peu importe ! Mais vous… Vous êtes Sartre n'est-ce pas ?
Ses yeux de salamandre s'enfonçaient encore un peu plus dans leurs orbites.
— Mais comment pouvez-vous savoir qui je suis ?
— C'est de notoriété publique ! Vous êtes un grand philosophe ! Et puis on dit que vous avez vécu ici avant la guerre ; la Cité en est plutôt fière, d'ailleurs. Vous êtes un type célèbre, vous savez !
Sartre contemplait la bouteille qu'il tenait à la main d'un air grave.
— Ça, c'est à vous. Plus de doutes là-dessus, soupira-t-il. Je suis bien Jean-Paul Sartre, et je réside ici actuellement. Mais je suis loin d'être un grand philosophe. Et puis de quelle guerre parlez-vous ?
— La guerre de 1939 avec l'Allemagne, pardi ! Vous êtes même parti au front !
La tête commençait à me tourner sérieusement. J'étais en train de me rendre compte que je parlais à un fantôme au milieu d'une rue déserte et je n'osais imaginer la gueule de bois qui m'attendait au réveil.
— 1939 ? gloussa-t-il. Mais vous avez dix ans d'avance, mon bon monsieur ! Et à ce que je sache, je n'ai pas de guerre prévue à l'agenda ! Je crois que vous devriez rentrer. Et moi aussi d'ailleurs. J'ai du travail.
— Alors vous êtes étudiant ?
— Mais bien sûr que je suis étudiant ! Pas vous ? C'est plein d'étudiants ici ! Un autre soir, c'est peut-être moi que vous auriez trouvé en train de tituber au milieu de cette rue. Mais en ce moment je prépare le

concours de l'agrégation. J'ai déjà échoué une fois et, croyez-moi, ce n'est pas une partie de plaisir.

— Alors vous ne savez pas ?

— Je ne sais pas quoi ?

— Eh bien ce qui vous attend ! *L'Être et le Néant, Huit Clos*, ...

— Franchement, non. D'ailleurs, j'ai de plus en plus de mal à vous suivre. Qui peut savoir ce qui va lui tomber dessus ? Vous savez vous ? Rien ne sert de tirer des plans sur la comète, cher monsieur, vous comme moi créons ce que nous voulons être. Contentez-vous simplement d'aller de l'avant, vous aurez tout le temps de vous asseoir pour contempler le chemin parcouru à la fin du voyage !

Sartre regarda sa montre en soupirant.

— Bon, je dois vraiment y aller. Veuillez m'excuser, on pourra discuter de tout ça un autre jour si vous voulez. Je suis à la Deutsch.

Sartre me salua en s'éloignant d'un pas rapide. Puis il jeta la bouteille dans la poubelle la plus proche, mettant ainsi un terme à son existence.

Rêve de pierre

Renata Ada Ruata

64 ans, franco-italienne

1er prix
catégorie « Grand public »

Lorsque j'ai vu l'affiche pour « Le voyageur immobile », j'ai su qu'il me fallait écrire au moins un texte autour de ce thème.

Tout d'abord parce que émigrer, c'est se déplacer vers un ailleurs en restant enraciné dans un autre lieu et, tout au long des mois, vivre en pensée mille retours. Et puis écrire, c'est voyager à l'intérieur de territoires personnels tout en demeurant rivée à sa table. Ma nouvelle met en scène mon père et son désir de maison au pays. Mon père, maçon venu en France participer à la Reconstruction, n'a pas construit, ni même franchi la porte de la Maison d'Italie, cependant ma fiction est nourrie de vérité.

Quant à moi, années après années, avec persévérance je bâtis une œuvre de papier, page après page, comme mon père aurait voulu construire sa maison pierre après pierre.

Je devais avoir sept ou huit ans, je ne sais plus très bien. Ce dont je me souviens, c'est que le ciel était bleu et que c'était un dimanche d'hiver. Mon père a dit : « La grande, tu enfiles ton paletot et je t'emmène. Tu vas voir ! » Ma mère a enroulé une écharpe autour de mon cou, pour la forme elle a marmonné un peu, et nous sommes partis.

La Lambretta filait. La Seine, les quais, des rues à n'en plus finir. Je m'accrochais à mon père, le visage collé à sa vareuse. A l'arrivée, il a crié : « Regarde, c'est l'Italie. ». J'ai dit, déjà ! Il a éclaté de rire, m'a prise par les épaules et m'a expliqué.

« Depuis des mois et des mois, c'est ici que je viens tous les jours, bientôt ce sera fini. Cette maison, c'est la Maison d'Italie. Là tout autour, ce sont les maisons des autres pays, elles sont toutes différentes. » Et il me désignait les toits, les fenêtre, les portes, tout. « Le midi souvent je viens me promener près de l'une de ces maisons. J'en fais le tour, je la détaille. Je m'imagine les ouvriers qui l'ont construite, leurs mains qui manient les mêmes outils que mes mains. Des gens qui comme moi viennent d'ailleurs, qui ne parlent pas le français non plus. Ces arches, ces colonnettes-là, c'est mon œuvre ! Bello, no ? Qu'est-ce que tu en penses ? »

Je ne pensais rien, j'étais heureuse. C'était la première fois que mon père m'emmenait avec lui sur un chantier, la première fois qu'il me montrait ce qu'il y réalisait de ses mains. Et lui le silencieux, le modeste, il était là qui parlait, parlait. Là devant moi, fier.

Le soir lorsqu'il rentrait du chantier, presque toujours avant le dîner il prenait l'atlas. C'était un livre épais, aux grands caractères noirs, relié de toile verte. Il l'avait récupéré un matin dans une poubelle des beaux quartiers. Il en avait recollé soigneusement la couverture, avait repassé les pages froissées. Il l'ouvrait toujours à plat sur ses genoux,

avec de grandes précautions. Il regardait une ou deux pages par soir, pas plus. Il apprenait le nom des pays, des mers, des villes, suivait le tracé des fleuves avec son doigt. D'après les légendes et les couleurs, il essayait de deviner à quoi tout cela pouvait ressembler. A la fin du volume il y avait des photographies, elles l'intéressaient moins que les cartes. Il affirmait qu'avec les cartes, il voyageait mieux, plus loin. Un soir je m'étais assise auprès de lui et je lui avais demandé s'il aimerait voyager, il m'avait répondu qu'il aimait ces voyages-là, assis près du poêle, dans la cuisine. Après le dîner, avant que nous n'ayons la télévision, il nettoyait soigneusement la table, disposait dessus sa planche à dessin et s'amusait à recopier des plans de maison ou à en inventer de son cru. C'était son rêve : construire un jour, pour nous tous, une belle maison en Italie. Soir après soir, il prenait sa règle, traçait des traits, gommait, retouchait. Jamais satisfait du résultat, toujours à la recherche de quelques détails qui la rendraient vraiment sienne, unique. S'il y avait deux choses dont il était sûr pourtant, c'est que sa maison aurait une colonnade et qu'il la peindrait d'une couleur tendre, jaune ou rose. Il disait que dans cette couleur on devait trouver de la tendresse.

Ce dimanche-là avant de repartir, moi dans mon paletot de laine et lui dans sa vareuse, devant cette Maison d'Italie, cette maison rose à colonnettes qu'il sentait un peu sienne, il a posé sa main sur mon épaule et nous sommes restés un moment en silence, immobiles.

J'ai grandi, j'ai moins parlé la langue de mon père. A sa grande fierté, je suis entrée au lycée. Nous sommes allés dans une librairie acheter l'atlas que le professeur d'histoire et géographie recommandait. Un atlas neuf est entré dans la maison. Il lui a toujours préféré l'ancien, celui avec lequel il avait déjà beaucoup voyagé. Les soirées face à la télévision ont remplacé les soirées près de la radio. Je me suis plongée

dans les livres, plus tard je suis entrée à l'université. J'étais devenue une étudiante. Mon père restait silencieux. Quelques temps après, il a été pris de vertiges et un jour, très vite, il est mort.
Souvent je pensais à lui, à ce qu'il était, à ce qui nous rapprochait, à ce qui nous avait séparés. Je revoyais ses mains, son sourire et ses yeux clairs qui regardaient les rues, les maisons, les murs, les balcons, les fenêtres…
Dans ses papiers, j'ai retrouvé les plans de sa maison en Italie, celle qu'il n'avait pas eu le temps de nous construire, celle qui était restée dans ses désirs, ses rêves.
Aujourd'hui j'ai reçu une invitation, je ne sais pas qui me l'a envoyée mais à l'intérieur, la photographie m'a bouleversée : en pleine lumière, la maison rose.
Pour la première fois après tout ce temps, j'allais me retrouver devant cette maison qu'avec tant de fierté mon père m'avait fait découvrir en ce lointain dimanche d'hiver. J'allais passer sous ce fronton, entrer par la grande porte, m'adosser à l'une de ses colonnettes. Mon père, ce voyageur immobile aux rêves de pierre…

Près de la cuisinière à feu lent
Sa bouche muette
Sa tête qui pense.

Sur le bois de la table
Ses deux mains posées
Lourdes au repos.

Ses yeux
Où se reflètent
Le dehors.

Tout autour
Le silence de cette maison
Que ses bras auraient voulu construire.

Le sourire las
De sa bouche fermée
Sur le soir qui descend.

Tempête sur la Cité

Pierre-Yves Le Guennec

28 ans, franco-suisse

2e prix
catégorie « Anciens résidents »

De père breton et de mère suisse, j'ai effectué une grande partie de ma scolarité à Paris. En 2007, j'ai eu l'immense privilège de vivre à la Fondation Suisse. Ne connaissant la Suisse qu'au travers de ma famille et des vacances passées là-bas, j'y ai pu, pour la première fois, côtoyer des concitoyens suisses de mon âge. Tout en me rapprochant de cette culture maternelle, je découvrais également celles d'autres jeunes venant de pays voisins ou d'autres continents ! J'étais fasciné par leur courage d'arriver dans un autre pays dont ils connaissaient à peine la langue et de les voir, en l'espace de quelques mois, s'y épanouir totalement. Ces deux années à la CIUP m'ont laissé de beaux souvenirs, de sincères amis et l'espoir nourri que des liens forts et amicaux peuvent se tisser entre les peuples et les générations. C'est pour en témoigner que j'ai décidé de participer à ce concours.

J'entends la pluie ruisseler lentement sur le volet protégeant la grande baie vitrée de ma chambre à la Fondation Suisse. J'entrouvre un œil, celui-là même que j'ai gardé ouvert une bonne partie de la nuit, inquiet de savoir si ce bâtiment tout nouveau pour moi allait résister aux violentes bourrasques incessantes de vent et de grêle. J'ai bien la vague idée que Le Corbusier est un architecte émérite mais toutes les pièces de sa « machine à habiter » ne me semblent pas parfaitement huilées. Les volets claquent contre la fenêtre, le vent siffle dans les ouvertures supérieures de l'édifice, les branches des arbres voisins grattent les murs. Il me semble même que ce bloc de béton, tout massif qu'il soit, pourrait facilement s'envoler tant ses frêles racines de ciment me paraissent dérisoires pour résister à la tempête. Des constructions sur pilotis, je n'en ai vues qu'à la télévision, lors d'un reportage sur un récent tsunami aux Philippines… D'où mon hésitation à ouvrir le deuxième œil pour constater l'ampleur des dégâts. Qui sait, peut-être avons-nous été pris par les flots d'une Seine en crue ; peut-être notre Arche de Noé, avec autant de spécimens de toutes nations à son bord, s'est-elle échouée sur le haut de la butte Montmartre ? Ou plutôt au sommet du mont Fuji : je sens effectivement une douce odeur de nouilles sautées chatouiller mes narines. A l'instar des chevaliers qui, pour se donner davantage de courage, empoignent plus fort leurs boucliers avant l'attaque, je remonte mes draps jusqu'au menton. Puis je referme les yeux pour aller chercher au fond de moi la force d'affronter peut-être le pire. Je relâche les muscles de mon corps et me concentre pour sentir, à l'aide de l'esprit, le bout de mes orteils. Une amie de la maison d'à côté, spécialiste du yoga, m'a enseigné cette technique de relaxation. Il suffit ensuite de faire circuler cette énergie chaude que l'on ressent, dans le reste du corps. Ah ! ça y est, la voilà dans le bas du dos. Je me sens bien, à l'aise, détendu.

Soudain, on tambourine à ma porte. Encore groggy, je m'extirpe du lit et plonge dans mes charentaises. D'un pas lent et mal assuré, je vais ouvrir. Derrière la porte, un Japonais en ciré jaune me regarde gravement et me dit dans un excellent français : « Bonjour, je m'appelle Jirohachi Satsuma. Je suis le fondateur de la maison du Japon voisine. Suite à la tempête, j'accueille les nouveaux arrivants au Japon. Suivez-moi. » J'écarquille les yeux et me rends compte alors que le couloir est complètement penché et qu'il me faut résister à la pression pour ne pas tomber. D'une lampe jaillit des étincelles, d'une fenêtre à la vitre brisée pénètre un air glacial. L'homme s'engouffre dans les escaliers à toute allure. Comment fait-il pour se déplacer aussi facilement ? Mais, ma parole, il manque des marches à ces escaliers ! Comment veut-il que je le suive ? Je suis coincé ! Derrière moi, j'entends soudain mon voisin de palier, Sotaro, m'appeler : « Salut, tu aimerais goûter mes nouilles japonaises ? ». Non mais c'est une blague ! Le navire du Corbusier sombre, et lui se tient tranquillement dans la cuisinette du palier, me proposant de manger des nouilles ! « Sotaro, tu vois bien que ce n'est pas le moment ! Nous sommes piégés dans le bâtiment ! — Ne t'inquiète pas ! Regarde dehors ! Nous sommes bien ancrés sur le sol ferme du Mont Fuji. » Je me précipite comme je peux à la fenêtre la plus proche : dans l'horizon, une vaste prairie de cerisiers en fleur se dessine sous mes yeux. Je sens soudain le sol s'ébranler sous mes pieds et constate que le pavillon prend de l'altitude. Pris de panique, et par je ne sais quel réflexe, je monte quatre à quatre les escaliers. Accrochée aux poutres en béton qui coiffent la petite terrasse jouxtant la bibliothèque du dernier étage, une échelle donne sur le toit. Sans hésitation, je l'escalade et remarque alors que mes colocataires sont déjà là-haut. Tous sont affairés à gréer de grandes voiles rouges et blanches le long d'un mât gigantesque. A côté d'eux,

un homme âgé, élégamment habillé, aux traits saillants, portant une énorme paire de lunettes à double foyer, sourit en regardant mes camarades unir leurs forces. Je reconnais l'homme d'après une photo que je vois tous les jours dans le hall d'entrée : Le Corbusier, en chair et en os ! Celui-ci me dévisage alors, et d'un air malicieux et paternel, m'invite à regarder par-dessus bord. Je me penche et peux admirer la planète Terre et ses continents. Le bâtiment est porté par d'étranges ailes. « Tu te demandes certainement par quel miracle nous volons ? » m'interroge l'architecte. Je hoche de la tête. « Nous volons grâce à toutes ces âmes vivantes d'étudiants, venus du monde entier, qui ont un jour dans cette maison, partagé, ri, pleuré, aimé, cru, découvert et travaillé. Tous y ont volontairement laissé une part d'eux-mêmes… Alors, toi aussi, laisse-toi gagner par l'enthousiasme de ce trépidant voyage et écoute ton cœur battre au rythme de toutes les merveilles que le monde a à t'offrir ! ». Je sens justement le mien bondir dans ma poitrine. Ma respiration s'intensifie. Je n'ai qu'une seule envie : courir rejoindre mes colocataires pour hisser ensemble les voiles et rentrer à la Cité.

Je retouche bientôt le sol ferme parisien. Je me sens affamé. Je me rends dans la cuisinette du premier étage. Sotaro y est déjà et me tend son appétissant plat de nouilles sautées.

Le Puzzle du Monde

Vera Asvanyi

26 ans, hongroise

2e prix
catégorie « Résidents »

988, bientôt 1001 : le nombre de nuits passées à la Cité universitaire internationale de Paris. Diplômée en économie, j'ai continué mes études en économie de la santé à l'Université Paris-Dauphine, puis plus particulièrement dans le management des hôpitaux. L'année dernière, en tant que boursière de la Cité universitaire et membre du Comité des résidents à la Fondation Deutsch de la Meurthe, j'ai activement participé à la vie culturelle de la Cité universitaire. La vie parisienne a toujours été enrichie par mes expériences à la Cité. « La ville dans la ville » m'a permis de découvrir non seulement la France mais le monde entier, j'ai gagné plein de pièces pour mon puzzle, j'ai construit mon image du monde.

« Cherche d’abord les pièces du coin » – me dit-elle, ma sœur.
« C’est comme ça, qu’on commence à faire un puzzle ».
Un, deux, trois, quatre...
C’est bon, j’ai mon cadre.
Je suis curieuse, qu’est-ce que cela va donner ?
J’ai à peine 4 ans, je ne sais même pas compter.
Je sépare les pièces par couleurs,
Juste comme mes parents, les leurs.
Je grandis, je veux savoir l’intérêt du jeu,
« Essaie de dessiner le monde », c’est ça, l’enjeu.
…
J’ai 18 ans, je suis devenue sage.
Ah, tiens, je vois quelque chose sur l’image.
Ça y est, le puzzle est presque prêt, c’est une fleur,
Elle est jolie, j’aime bien ses couleurs.
Mais il me manque des pièces, je le sens,
Le temps passe, et voilà, j’en ai encore cent.
…
Je quitte la Hongrie, 5 mois en Pologne,
Une amie allemande : une pièce de Cologne.
Je connais d’autres cuisines, bon appétit,
L’image s’agrandit petit à petit.
J’ai 22 ans, je rentre de Varsovie, je suis sur le quai,
Soudainement, je comprends l’image : c’est un bouquet.
…
Cette image d’un bouquet de fleurs, je la garde à l’esprit,
Mon nouvel objectif : aller à Paris à tout prix.
Le processus s’accélère… Bienvenue à la cité,
37 maisons, 37 pièces, je suis tellement excitée.

Un ami d'un nouveau pays, d'Italie, d'Espagne,
Chaque fois, c'est une pièce que je gagne.
Un pétale violet, la danse brésilienne,
Une feuille de rose, un plat colombien,
Un narcisse, du thé marocain,
Une tulipe, de la musique africaine.

« Tu sais, que le bouquet fait partie d'un arbre ? »
Me dit le chilien, qui porte une barbe.
Petite pose du café malgache,
« C'est plus qu'un arbre, il faut que tu saches
Que finalement, tout un jardin se dessine avec un fleuve ».
Essaie de l'imaginer, je n'ai pas de preuve.
Un ami, un sourire, un plat avec du piment,
Une pièce, du respect, et plein de sentiment.
…
Milliers de pièces, je n'ai plus mon cadre,
Qui aurait dit que tout a commencé de quatre ?
Mais je regarde parfois la petite fleur au coin,
Elle constitue la base, même si je suis loin.
…
17 boulevard Jourdan, merci pour ton assistance,
L'image était toujours là, il fallait trouver la bonne distance.
J'ai pu me reculer, pour voir l'image entière,
Mais qui sait, peut-être ce n'est qu'un tiers ?...

La table à palabre

Véra Kempf

2e prix
catégorie « Grand Public »

J'ai grandi à Chambéry, une ville provinciale à la bibliothèque municipale bien fournie. Après Berlin, Budapest, des études spécialisées sur l'Europe centrale et orientale sur le campus dijonnais de Sciences Po Paris, je découvre à présent le continent africain.

C'est une visite à une amie hongroise, en résidence à la Cité internationale, qui m' a donné l'occasion de rencontrer ce groupe attachant d'Africains. Broder quelques lignes autour de cette histoire était une belle façon de rendre hommage à ce repas hors du temps passé en leur compagnie.

Je ne me suis pas trompé. Après tant de repas ici, il serait quand même indécent de laisser tomber à l'eau mes pronostics à l'entrée du resto U. Riz lundi, semoule hier, ce soir sans surprise, les lasagnes sont dans la place. Avec en prime, du rab' de mousse au chocolat pour le dessert. Donc aujourd'hui, Ousmane va manger avec nous. Je suis content d'avoir trouvé un compatriote qui apprécie l'application pratique de mes statistiques. Moi j'aime les chiffres, Ousmane, lui, a ses idées fixes. Aujourd'hui, il pourra manger avec nous. Le riz, il ne le digère que dans un *mafé* ou un *yassa*, les plats de chez nous au Sénégal. La semoule, pas possible non plus. Depuis que sa copine, française, est partie avec un marocain-qui-travaille-dans-un-bar-à-couscous, la graine est proscrite de son régime alimentaire. Il ne faut pas avoir fait des stats à haute dose dans sa jeunesse pour comprendre que, le jour des pâtes, Ousmane fait des prières pour la santé du chef. A coup sûr, il serait remplacé par un novice, ignorant de la règle des trois lipides qui règne à la Cité universitaire.

Ce petit détail, gastronomique pour certains, rythme le quotidien des adeptes du Crous de la Cité internationale. En réalité, avec un peu d'autocritique, je vous dirais que personnellement, ma fidélité à cette table tient à mon incapacité à utiliser mes deux mains dans une kitchenette. Parfois, parfois je le crois, il arrive d'être redevable à ses propres vices. Sans flemmardise et incompétence culinaire, jamais je n'aurais rencontré Ousmane et la bande des vieux sages. Sans leur peau noire, eux-mêmes seraient peut-être passés inaperçus l'un à l'autre, chacun son plateau, personne pour passer le sel à son voisin.

Je n'étais pas là, le jour de la rencontre du premier Africain avec le deuxième Africain à la Cité. Toujours est-il qu'aujourd'hui, ils sont là comme tous les soirs à 19h, et ils vont me faire de grands gestes quand je passerai à la caisse. Je n'ose pas leur dire que je repère de

loin leur petit attroupement, et que peu ou prou, ils choisissent toujours la même table. Je suis admis depuis peu à la table de mes aînés, alors motus et bouche cousue. Je préfère mille fois manger ici avec eux, du riz, de la semoule, des pâtes, peu importe ce que j'ai dans le ventre, l'ambiance de ces dîners fait du bien à mon mal du pays et mon ordinateur me remercie de lui laisser recharger ses batteries en toute tranquillité.

Je pose mon plateau à côté de George, le guinéen. Ils me saluent tous un à un, et Sylvestre le vieux sapeur congolais reprend son récit. Il revient d'Italie, où il a fait les soldes pour trois fois rien, marchandé en langue des signes des cravates Armani, des chapeaux et des chaussures en croco, refait sa garde-robe et tout transporté en train en évitant soigneusement de faire des plis. L'éclat de rire est général à l'écoute de ses tribulations. N'empêche qu'il en jette ! Je peux vous dire qu'un vieux Noir habillé de toutes les couleurs dans un self rempli d'étudiants qui n'ont sûrement jamais mis les pieds en Afrique, ça fait son petit effet bien mérité. Sur la lancée des jours de pâtes, Ousmane nous fait la revue de presse panafricaine. Sérieuse et documentée, car sous la futilité de ses principes alimentaires, Ousmane sait réveiller l'ancien reporter culturel qu'il a été. Vingt ans de bons et loyaux articles pour *Le Soleil*, ça compte dans un CV ! Il a un avis sur toutes les guerres, la corruption et la misère à éradiquer. Il a toujours le dernier mot, même face aux répliques, amusées mais savantes, d'Ahmadou, l'ancien prof de littérature de Douala. A la table à palabre de la cité universitaire, toute l'Afrique parle de toute l'Afrique.

Il est déjà 20h30. J'aide Matthieu, le plus âgé d'entre tous, à rapporter son plateau. Je lui donne mon bras vigoureux de jeune homme, et nous suivons les autres à petits pas vers la porte centrale du 17 boulevard Jourdan. Après ce repas entre patriarches, ils s'en vont retrouver

leurs épouses ou leur écran de télé. Même Fred, qui habite là-haut à Château d'Eau, ne manquerait pas une session de cette assemblée. Les vacances du Crous sont leurs congés, ces dîners entre plus ou moins assimilés sont leurs repas de famille.

Dire au revoir prend longtemps, surtout en cette saison des douces chaleurs. Je fais durer le plaisir en tenant compagnie à George à l'arrêt de tram. C'est là que je l'ai rencontré, c'est ici qu'il m'a regardé de derrière ses lunettes de myope avant de m'interroger sur le livre que j'avais dans les mains. *Black Bazar*, le titre a dû sacrément lui plaire puisqu'il m'en a fait parler une demi-heure. Au hasard d'un livre, j'ai été admis aux conciliabules de ces sept Africains qui ont fait de la cité-jardin leur rendez-vous quotidien. Mes statistiques ne m'auraient pas aidé à prévoir un tel évènement. Les marges d'erreur sont parfois bienveillantes.

Quelques bagages oubliés

Françoise Chopy

69 ans, française

3e prix
catégorie « Anciens résidents »

37 ans de carrière de professeur de lettres à Romilly, Fontenay sous Bois, dans le 13e arrondissement au Collège Flaubert avec une population en partie asiatique que j'ai beaucoup appréciée. J'ai lu beaucoup de poésie que je pratique moi-même et la littérature classique. J'aime la grammaire, l'étymologie, quelques auteurs modernes comme Carole Martinez et son style flamboyant que j'ai découvert récemment. Je suis sensible, créative, timide mais volontaire. J'aime voyager et j'irai bientôt au Vietnam en novembre 2013 avec les retraités de Maisons-Alfort. J'aime les associations culturelles et humanitaires, le contact avec les jeunes et l'amitié qui est le thème principal de mon texte.

L'année 1967-1968 que je passai à la Cité universitaire fut de loin la plus courte de ma scolarité. Arrivée en octobre à Paris, je dus repartir à la fin du mois de mai, l'épreuve d'agrégation étant annulée, le stage de Capes débutant à l'automne suivant.

Mais, étrangement, la Cité tôt quittée, à peine découverte, resta comme le centre vital de toute mon existence future. Aujourd'hui encore, j'en aime l'atmosphère, j'adhère à l'Association des anciens, je corrige les travaux de Master d'étudiants étrangers. Mon cœur y bat à l'unisson de la grande horloge du Pavillon Deutsch de la Meurthe, famille meurtrie par la guerre de 1914 qui voulut croire à la paix franco-allemande par la culture, la connaissance, la rencontre fraternelle des peuples jeunes étudiant ensemble.

Comme un automate, j'ai, au gré de mes déménagements, tourné autour de ce lieu symbolique, habitant successivement Impasse Nansouty, rue de l'Amiral Mouchez, rue des Champs Élysées à Gentilly, le long du périphérique. Sans doute avais-je laissé un mystérieux bagage à la Cité, que je n'ai plus jamais repris. Que contenait-il ? Je ne le saurai sans doute jamais. C'est ma part de secret. J'y revenais à chaque occasion, des amis à enchanter, mes enfants à promener, un désir irrépressible de nature et d'évasion. Que sais-je ? Et chaque fois, léger ou lourd, mon bagage au goût de nostalgie m'attendait fidèlement.

Je lisais au soleil sur la terrasse de la cafétéria, sirotant une boisson, écoutant discuter les jeunes étudiants. Je consultais les affiches, les programmes, retrouvais parfois des connaissances. Que venais-je chercher là quarante ans après ? Une cure de jouvence au contact des jeunes générations ? L'odeur, les parfums du monde entier, de l'art, de la culture ? Il est vrai que chaque pavillon a son propre charme. Devant celui de la Suisse, j'ai une pensée pour Le Corbusier, génial inventeur de l'architecture moderne. Celui de la Suède a le charme élégant du

Nord, celui de la Grèce abrite ce qui m'a toujours habitée, la vaste culture du monde antique, ses mythes et sa pensée. Tous me parlent de voyages immobiles et de rencontres improbables.

Pour moi qui habitais dans l'Est, ses neiges et ses brouillards, tous ces lieux m'avaient entraînée dans le rêve mais aussi la réalité d'autres langues, d'autres cultures, d'autres civilisations. Ils me plongeaient dans la vision symbolique d'un monde meilleur où les peuples instruits aux mêmes sources, porteraient haut les valeurs universelles de paix et de démocratie où chacun grandirait avec l'autre. Ce bagage-là m'a parfois déçue, il est vrai, même s'il est renouvelé et fécondé par les jeunes dirigeants de l'Association des anciens.

J'avais vingt-deux ans en cette année 1968, et beaucoup de sentiments personnels, certes plus secrets qu'aujourd'hui, où changer de copains est normal, simple aventure qui n'engage personne. Au sortir de Khâgne où je m'étais « khâgnée », cognée à des programmes ardus, mon cœur battait secrètement la chamade au pavillon de l'Allemagne où je logeais. Je m'épris d'un bellâtre aguerri que ma candeur avait quelque temps attendri. Ce fut pour lui une aventure parmi d'autres. Je ne l'ai jamais oublié. Un bagage de plus à la Cité.

Si cet amour-là fut sans lendemain, telle ne fit pas l'amitié que j'ai nouée dans le même pavillon avec Uta, jeune allemande au prénom si court et inoubliable, amitié qui dure dans la fluidité des jours et que ni les évènements ni les différences ni l'âge ne sont venus interrompre, interroger, assombrir. Elle était là, bienveillante et fidèle, partageant mes joies et mes peines, allégeant toujours mon bagage. Comme moi elle aimait la Cité, les études, les voyages, la culture. Elle est devenue marraine de ma fille. Nous avons jumelé nos deux villes, Luxeuil et Badwurzach, enseigné les langues anciennes, elle en lycée, moi en collège. Nous avons voyagé en Grèce et en Égypte, attirées par

l'Orient, la beauté et la culture fondatrice de ces deux pays.
Que dire quand les mots sont trop faibles pour traduire la force d'un sentiment ? C'est un bagage de plus que j'ai trouvé cette année-là, à la Cité universitaire. Mais celui-là s'est ouvert, dévoilé, déplié, doux et léger, il m'accompagne fidèlement. C'est le plus merveilleux cadeau que j'ai reçu et conserve pour toujours. Quel fut son secret ? Nous étions la génération née après la dernière guerre qui avait meurtri nos familles et grand était notre désir de vivre en paix, d'échanger, de partager, scellant pour toujours une amitié née à la Maison Heinrich Heine, grand poète allemand, figure de proue de la future Europe.

Genèse 2.0

Anna Chruscinska

28 ans, polonaise

3e prix
catégorie « Résidents »

Polonaise née en 1985 à Benghazi (Libye), habitant à Paris depuis 2008. Diplômée d'un M2 en histoire de l'art (Université Jagellonne de Cracovie) et en sociologie (Université Paris Descartes), je fais actuellement un doctorat en sociologie (laboratoire CEPED).

J'ai déjà participé à la première édition de ce concours et mon récit a été publié. Contente de ce succès, je n'ai même pas pensé à écrire une autre histoire, mais le nouveau sujet du « voyageur immobile » m'a inspirée toute de suite. La richesse de la Cité U a capacité à inspirer les gens – elle est infinie. C'est aussi l'un des attributs de Dieu et la raison pour laquelle j'ai décidé de paraphraser le texte de la Genèse dans mon nouveau récit.

Au commencement, je créai les cieux et la terre. La terre était informe et vide et mon esprit se mouvait au-dessus.

Je dis : Que la lumière soit ! Et la lumière fut et elle donna naissance à une idée magnifique. Je vis que l'idée était bonne et je l'appelai la « Cité internationale universitaire de Paris » : ce fut le premier jour.

Je dis : Qu'il y ait un espace séparé des problèmes quotidiens de la ville. Je clôturai le terrain et j'y nommai des responsables pour planifier et soutenir l'idée auprès des autorités : ce fut le second jour.

Je dis : Que les bâtiments présentant l'éventail de la pensée architectonique remplissent cette place. Et je munis toutes les résidences de chambres appropriées, de cuisines et de sanitaires. Je fis aussi le bâtiment de la Maison Internationale pour qu'il soit le cœur battant des autres : ce fut le troisième jour.

Je dis : Qu'il ait le grand luminaire pour présider au jour – temps de travail, de rencontre et de découverte ; et le plus petit luminaire pour présider à la nuit – temps de repos, de régénération et de retour à la résidence en toute sécurité après une fête réussie. Et je fis aussi les étoiles pour que les hommes puissent les décrocher : ce fut le quatrième jour.

Je dis : Que la terre produise des plantes et des animaux selon leur espèce. J'y mis donc le cerisier asiatique, le cèdre du Liban et le tilleul de Hollande ; et, parmi les animaux : les singes du Pavillon du Cambodge, les poissons de la fontaine du jardin japonais et les chevaux du char d'Hélios sur la façade de la Fondation Biermans-Lapôtre. Je les bénis en disant : Remplissez le parc pour qu'il rappelle le paradis : ce fut le cinquième jour.

Puis je dis : Faisons les résidents à notre image, mais représentant toute la diversité humaine. Ainsi, je créai le résident et la résidente de

la Cité. Et je dis : Voici, je vous donne tout cet endroit pour en profiter et pour faire vos études. Je vis tout ce que j'avais fait et cela était très bon : ce fut le sixième jour.
J'achevai au septième jour mon œuvre et je me reposai sur la grande pelouse derrière la Maison Internationale.
Puis je fis pousser du sol des arbres de toutes espèces et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Je dis aux résidents : Vous ne pourrez pas manger de cet arbre, car le jour où vous en mangerez, vous quitterez la Cité.
Et les résidents remplissaient la Cité. Ils venaient de chaque coin du monde, ils parlaient plusieurs langues, mais ils s'efforçaient tous d'effacer le stigmate de la tour de Babel en apprenant le français. Pendant leur temps libre, ils s'invitaient à manger, ils s'amusaient ensemble, et surtout, ils parlaient : échangeaient des opinions, menaient des débats animés pour trouver leurs propres solutions aux problèmes du monde. Bref, dans cette richesse de tout, offerte par la Cité, ils donnaient naissance à la plus belle des richesses humaines : le partage avec l'Autre.
Les jours et les nuits se poursuivaient et les résidents appréciaient leur séjour à la Cité sans trop penser à l'avenir.

Le chat noir de la Maison argentine était le plus sociable de tous les animaux de la Cité. Il dit à la résidente : Dieu sait que, le jour où vous mangerez de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, vous serez comme des dieux.
La résidente vit que l'arbre était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi au résident, qui était auprès d'elle, et il en mangea.

Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils constatèrent que l'année universitaire se finira bientôt et qu'ils devront quitter la Cité. Et cela leur fit très mal. Alors ils entendirent ma voix, quand je faisais un footing dans le parc à la nuit tombée, ils se cachèrent loin de ma face et ils se mirent à pleurer.

Et je dis : Est-ce que vous avez mangé de l'arbre dont je vous avais défendu de manger ?

Ils répondirent : Oui.

Je dis : Parfait ! Tout est comme prévu. Maintenant, avec la connaissance du bien et du mal, et avec toutes vos expériences, vous vous disperserez dans le monde pour enseigner aux autres ce que vous savez déjà. Vous serez un exemple de tolérance, de compréhension et de bienveillance. C'est votre mission et votre participation au projet de l'unification de l'humanité.

Je vis leur inquiétude donc j'ajoutai : N'ayez pas peur. Dans tous les lieux où vous serez, les anges gardiens seront à vos côtés, comme l'ange de la Maison des Étudiants Suédois.

Et je caressai le chat noir.

Ali

Jeannine Fillion

3e prix
catégorie « Grand public »

En novembre 2012, ma voisine d'immeuble Pearl, ancienne de la résidence Garric, m'a invitée au spectacle littéraire mettant en scène les récits du 1er concours. J'ai beaucoup apprécié cette soirée, l'ambiance, le cadre, la mise en scène des récits par les comédiens. Le « voyageur immobile » sujet du 2e concours lancé à cette occasion, m'a vivement intéressée. Lors de mes fréquentes promenades à la CIUP, j'ai à chaque fois l'impression de faire un tour du monde. La Cité, par le brassage des peuples et des cultures qui la composent, semble le lieu idéal pour ce « voyage immobile ».

Artiste peintre, j'avais peu écrit avant ce concours. Cela a été un déclic : j'ai commencé depuis, la rédaction d'un roman policier. Ce récit est pour moi l'occasion de mêler réel et imaginaire ; c'est ce que je préfère dans la littérature contemporaine.

J'avais rendez-vous à la Maison de la Tunisie avec Ali, un jeune ami connu quelques semaines auparavant. Il m'avait dit « Il faut que tu viennes une nuit, j'ai un secret à te révéler, je suis certain qu'il te plaira et que tu sauras le garder pour toi. »

Je me rendis donc à la Maison de la Tunisie de la Cité internationale que j'ai toujours appelée la Cité U et je la connais bien. Je suis une voisine née dans une rue bordant le parc Montsouris. C'est un lieu qui a toujours compté dans ma vie. Petite, je n'y allais qu'avec mes parents à l'occasion des élections : le hall de la Fondation Deutsch de la Meurthe se transformait en bureau électoral pour les habitants du quartier. Sinon la Cité internationale était fermée et interdite.

« Ali, viens voir, y'a une gazelle qui te demande. » lança un étudiant qui se trouvait à l'entrée. On dirait que pour les Tunisiens toutes les femmes sont des gazelles. Je vis arriver Ali, très souriant comme d'habitude. « Ah ! Tu as bien fait de venir, me dit-il. C'est le Grand Soir. Tu n'en croiras pas tes yeux. Nous allons d'abord patienter quelques heures pour que le boulevard Jourdan se vide. Puis nous escaladerons la grille qui clôture le parc Montsouris. » Ali m'avait recommandé de venir en pantalon et baskets. J'étais très surprise d'avoir à franchir cette grille très haute justement pour qu'on ne la franchisse pas, mais Ali me rassura : « Ça, ce n'est rien, c'est la suite qui va t'étonner. Prépare-toi. » Et il m'explique que la nuit dans le parc, toutes les statues deviennent des êtres de chair. Elles parlent et vivent chacune des aventures. Ali est amoureux de l'une d'elles.

C'est la petite dernière à Montsouris, elle est arrivée en 1955. Elle se prénomme Hélène. Les Grecs de Paris en ont fait cadeau pour le Bimillénaire de la Ville. Elle est seule, Hélène, un peu à l'écart... tellement prude et pourtant elle est nue. Cela la gêne d'être exposée ainsi à portée de regard des étudiants de la Cité internationale. Ils

défilent devant elle toute la journée. Ils logent très nombreux dans les maisons d'une partie des états de la planète : Maison des États-Unis, Fondation Deutsch de la Meurthe, Collège d'Espagne, Fondation hellénique, Maison des Provinces de France, Maison de la Tunisie, pour n'en citer que quelques-unes. Les étudiants prennent-ils vraiment le temps de jeter un regard sur Hélène, sur sa nudité, une volonté du sculpteur sans aucun doute mais pas la sienne ? Elle est petite, bien proportionnée, le mollet fin, la cuisse charnue, la taille mince et les fesses rondes, avec une poitrine juvénile et les bras le long du corps tout en souplesse. Une jambe fléchie, la rend moins rigide, plus gracieuse. L'autre jambe, elle, est solidement implantée dans le sol. La pose classique d'un modèle d'atelier.

Hélène ne bouge pas. Elle est dans son rôle de statue, immobile. Ali commence à lui parler doucement. Moi, je commence à douter de son état mental. Je reste en retrait. J'ai peur. Et si la statue remuait et vivait vraiment ? Ali la prend par les épaules, amoureusement. La statue se met à répondre à ses gestes tendres. Je sens que je vais m'évanouir. Vite je reprends mes esprits. Il faut que je fasse quelque chose, je ne sais quoi. Je dis brusquement en m'approchant d'Ali : « Tu ne crois pas qu'elle préférerait s'habiller ? On pourrait lui apporter une minijupe plissée rose fuchsia avec des Converse du même rose. Elle serait pieds nus dans ses baskets, lacets défaits comme les jeunes de son âge. On lui nouerait un bandana autour du cou, rose tendre et rose indien. Rien d'autre. La poitrine nue, c'est sexy. »

Ali me dit : « Tu sais, avant Hélène, je venais voir un petit bout de mon pays, la Tunisie, la copie exacte du Bardo de Tunis, réalisée pour une des Expositions Universelles de Paris qu'on a ensuite transportée dans le parc Monsouris. Tout à coup, au milieu du parc, en plein Paris, surgissait un vrai Palais des Mille et Une Nuits, un Palais

arabo-andalou surmonté de ses trois coupoles orientales. C'était la réplique du Palais du Bardo aux environs de Tunis, construit en 1755, résidence des Beys. Tout l'art mauresque était ici représenté : tuiles vertes vernissées, fine colonnade du péristyle, stucs des arcades, moucharabiehs de bois de cèdre fractionnant la lumière en multiples éclats, arabesques et filigranes de fer forgé. Puis, un jour, en 1991, tout est parti en fumée. Il ne reste absolument rien de ce fabuleux palais.

Voilà pourquoi tout en regrettant le Bardo, Ali, l'étudiant tunisien revient chaque soir à Montsouris pour voir Hélène. Il a le même âge qu'elle. Depuis qu'il lui a déclaré sa « flamme », le Service des Parcs et Jardins a eu une idée : demander à des étudiants étrangers de la Cité internationale de murmurer des déclarations d'amour, chacun dans leur langue. L'artiste Christian Boltanski a réalisé le projet. Sous les bancs disposés le long d'une allée, exactement face à Hélène, on entend leurs mots d'amour en arabe, hébreu, créole haïtien, grec, mandarin, japonais, coréen, russe... Hélène pleure lorsqu'elle reconnait sa langue maternelle. Son amoureux préfère l'arabe, sa langue maternelle à lui mais tous deux se comprennent en français. La nuit, ils s'assoient ensemble sur les bancs qui murmurent. Ils entendent une musique très douce, susurrée, la beauté phonétique des langues sans les comprendre. Que d'amour entre ces bancs ! C'est beau. Cela rend heureux.

A l'aube, nous revenons à la Maison de la Tunisie. Ali me fait remarquer que sur sa façade, nous retrouvons les mêmes décors de palais mauresque que sur le Bardo. De sa chambre, nous apercevons la statue d'Hélène. Elle a repris sa posture de statue, immobile, attendant son amoureux nocturne. Encore sous le choc, je dis à Ali : « J'ai passé une nuit FANTASTIQUE entre rêve et réalité, je ne sais si j'ai envie de

sortir de ce rêve. » Ali me répond : « Tu peux y retourner toutes les nuits. Moi j'y vais tous les soirs et tu es la bienvenue. » Merci Ali, 1000 mercis, pour ce voyage immobile.

La Cité Fleurie

Le collectif *les grands arbres*

Prix
« Coup de coeur de la Cité »

“Tout d’abord, je voulais vous remercier de nous avoir écouté, et de nous avoir lu, de nous avoir fait confiance aussi parce que c’est pour moi-même et aussi tous les bénévoles que je représente quelques chose d’extrêmement important, apprendre ou réapprendre à lire et à écrire, approcher la littérature, entrer dans une langue étrangère et mieux la connaître. C’est quelque chose d’extrêmement difficile lorsqu’on est parent de grands enfants ou même grands-parents. Et pour y arriver il faut un environnement familial et un environnement professionnel qui soutiennent. Et sincèrement je remercie tous les gens qui nous ont soutenus dans cet effort. Ce texte a été réalisé à partir d’un questionnaire. Certains y ont répondu en écrivant ; pour les autres j’ai saisi en note ce qui était dit. J’ai essayé de noter des phrases, des expressions, des répétitions, les silences et les rythmes. Et ensuite, j’ai saisi à l’ordinateur ce qui m’a été donné. J’étais très émue par ces voix qui se croisaient et qui représentaient vraiment pour moi cette impression que me donnait la Cité d’un endroit qui parle.”

Discours prononcé par Anne-Marie Pialloux, professeur de français bénévole à l’Espace Langues de la Cité internationale, à l’occasion de la cérémonie de remise des prix.

Le collectif est composé par : Yamina Bouziani, Maria-Gloria Da Silva, Fatou Drame, Aïcha Ismaili, Kheira Liazid, Gordana Milosavljevic, Zohra Talibi, Khadija Tanqirat et Antonio Sanchez-Tome.

Elles ont dit, toutes, que c'était un monde à part, la Cité.

Vous entrez, a-t-elle dit, et voilà les fleurs du printemps, les canards du parc Montsouris, et un immense ciel bleu au-dessus de vous. Mon Dieu, a-t-elle dit, ça me fait penser à mon pays !

Nos pays ! l'Algérie, le Maroc, la Serbie, le Portugal, la Gambie !

Près de la Maison du Cambodge, dans les fleurs roses et parme des lilas, se souvient-elle, une volée de corbeaux. Il y avait aussi ces oiseaux qui chantent, des pies blanches et noires, tout le temps en train de chercher, de chercher, de chercher.

Avez-vous vu fleurir le cerisier rose de la Maison du Japon,
dans ce jardin paisible,
où l'on entend à peine
le glouglou de la fontaine
qui s'égoutte sur le bassin aux poissons ?

La Cité, adorable, celle de la première maison !

Sais-tu comment je suis venue ici ? J'ai remplacé une amie pendant quinze jours, qui se sont transformés en deux mois, et on m'a embauchée ! Parce que je nettoyais tout, du sol au plafond, à l'eau, comme dans mon pays.

La Cité, ce sont des odeurs, l'odeur du resto dès le matin, celle des Maisons asiatiques. Et l'odeur âcre de cigarettes ? Je me souviens. Où est mon masque ? Je suis allergique, j'étouffe.

Quand on arrivait au boulot, on sentait la bonne odeur du café préparé par Mme B. C'était une femme douce, qui parlait sans jamais élever la voix. On l' a entendu crier une seule fois, quand son mari est tombé, dans la loge, à huit heures du matin.

Chez nous, c'était le directeur qui nous offrait de bons repas, avec des gâteaux parfumés faits par sa femme.

Mais cette odeur nauséabonde qui remonte par le tuyau des douches ! C'est vieux ! On met de tout, de l'eau de Javel ; mais ça ne donne rien. Et cette odeur s'infiltre partout quand il pleut, plus fine, presque imperceptible !

Je me souviens !
Tout au bout de la Cité, là où je travaille, on ne voit personne, sauf le jardinier, c'est très loin.
Mais j'ai mon travail.
C'est tout.

Je travaillais là-bas, moi-aussi.
Quand la pluie frappait la façade de verre,
comme j'aimais le bruit de la pluie sur les carreaux !

Un jour est arrivée une intérimaire. Je lui ai expliqué le système des clés, mais elle n'a rien voulu savoir. Elle m'a bousculée contre les draps propres, m'a frappée avec ses chaussures. J'avais des bleus partout, sur la poitrine. Elle ne voulait rien savoir.

Les pompiers, ils viennent courir tous les matins. On entend les sirènes. Puis plus rien. Le doux crissement du tramway, criii, criii. Ensuite, ce sont les tondeuses des jardiniers, et le ronflement des tronçonneuses. Et la vie continue.

Il ya des gens bizarres, des hypocrites, des malhonnêtes ; mais pas forcément chez les résidents.
La plupart sont polis
et sourient,
bien sûr.
Quand ils sont déprimés,
on est là pour les aider.

Ne m'abandonne pas.

C'est dans les espaces extérieurs qu'on trouve des gens curieux.

Pendant six mois, une femme s'est assise. Elle portait une coiffe de plume, et un costume d'Indien. Elle restait là. Il y a eu aussi l'homme à la valise, un ancien résident levantin, correctement habillé, comme un employé de banque. Il expliquait à tout le monde la situation de son pays. Il est devenu de plus en plus pauvre, et il a disparu. Et puis cet homme, seul, sur un banc, en vêtements sales, au milieu de ce beau parc !

A toi, la femme au nom de fleur, ressuscitée.

Marhaban, Salam, Agur, Bonjour, Kaliméra, Boun dia, Amodian Psolinke ...

17 boulevard
Jourdan
récits